

La passe dé-passée

Correspondance

Roseline CORIDIAN
Martine NOËL

PSYCHANALYSE a proposé à une analyste nommée analyste de l'École il y a une quinzaine d'années dans l'École de la Cause freudienne, Roseline Coridian, et à une analyste nommée récemment analyste de l'École dans l'Association de psychanalyse Jacques Lacan, Martine Noël, d'entrer en correspondance pour un échange sur leurs expériences respectives de la passe et de la nomination. C'est cet échange dont on peut prendre connaissance.

Le 22 mai 2008, à 6 h 43.

Bonjour Martine Noël,

Après avoir su par Isabelle Morin que vous étiez d'accord pour commencer notre échange, je vous joins en pièce jointe le texte « Trouver le la¹ », publié dans la revue de l'École de la Cause freudienne, qui pourrait de mon côté être le socle de vos questions sur la passe d'une ancienne. Ma nomination s'est produite en mai 1992. Si vous n'arrivez pas à ouvrir cette pièce jointe, faites-le-moi savoir au plus tôt.

J'attends votre texte avec impatience, il me tarde de vous lire.

Bien cordialement,

Roseline.

Roseline Coridian <r.coridian.bel@orange.fr>

Martine Noël <noel.mart@wanadoo.fr>

1. Paru dans *La cause freudienne*, n° 33, mai 1996.

Le 22 mai 2008, à 7 h 15.

Bonjour,

J'ai bien réussi à ouvrir votre texte, merci. Voilà le mien ². À très bientôt donc pour notre échange...

Cordialement.

Martine Noël.

Le 30 mai 2008, à 9 h 32.

Chère Martine,

Voici un petit préambule et bientôt je vous enverrai quelques questions. Habituellement, ce sont les plus jeunes qui commencent... Dans notre champ, il n'y a pas d'habitude qui tienne, plutôt le désir.

J'avais très envie de vous dire tout d'abord que la lecture de L'aveugle m'a touchée et émue, c'est donc qu'il y a bien de la création.

En revanche, mon texte « Trouver le la », qui est un des derniers publiés à la fin de mon « mandat » d'AE à l'École de la Cause freudienne en mai 1995, me conduit à de nombreuses questions. À vrai dire, je le trouve très mauvais dans le fond et dans la forme. Je suis donc ouverte à toutes vos critiques et vos interrogations, sans restriction. Car, pour moi aujourd'hui, comme hier d'ailleurs, il s'agit bien de cela : après une nomination qui vaut, il me semble que la justesse des élaborations d'un autre peut produire, chez celui qui sait quelque chose de ce parcours, un autre AE, une confiance fraternelle assez inébranlable... c'est étrange !

Nous voici à distance, dans l'espace et dans le temps, pourtant notre expérience commune de la passe nous permet aujourd'hui de nous interroger en confiance et d'échanger des questions. Je suis prête, et vous ?

Roseline Coridian.

2. « L'aveugle », dans *Passe à la création*, APJL, 2006.

Le 31 mai 2008, à 19 h 11.

Chère Roseline,

Votre message m'a fait très plaisir ! Tout d'abord, vous avez rompu la glace la première et je vous en remercie. Échanger avec une inconnue à partir d'une expérience commune nommée la passe et s'interroger sur des textes produits dans ce moment-là ont certes un côté excitant mais aussi artificiel. Puis, étant novice (bien que pas toute jeune) dans la communauté analytique, je suis impressionnée d'être invitée à échanger avec quelqu'un qui a un parcours plus long et une bien autre expérience que moi dans ce domaine.

Une remarque-question : y a-t-il un effet du contexte institutionnel, politique sur les productions des AE et, pour aller plus loin, sur les passes elles-mêmes ? Et lequel ?

Une petite précision concernant mon texte : je l'ai écrit quelques mois après ma nomination, sur la demande d'un de mes passeurs qui organisait une journée d'échange autour de la création. La question de la création m'a donc été « soufflée » par le thème de la journée.

Vous me dites, concernant votre texte, que c'est le dernier de votre « mandat » d'AE. C'est tout de même une différence majeure : je n'avais pas de mandat. Bien que nous fassions le constat à l'APJL que, en l'absence d'injonction de l'association à témoigner ou tout au moins de règle, les AE ont des « bouffées surmoïques » pendant le temps que dure la nomination, c'est-à-dire un an.

Autres questions, un peu en désordre : qu'en est-il pour vous maintenant ? Que diriez-vous de votre passe treize ans après ? Qu'en est-il des changements qu'elle a provoqués dans votre vie ? Et le désir de l'analyste, dont vous faites percevoir la naissance dans votre texte, qu'est-il devenu ? Comment a-t-il « vieilli » ? Je trouve très touchant le passage de votre texte où vous dites que c'est dans ce moment si bouleversant pour vous que vous avez engagé d'autres à y aller ; qu'en diriez-vous maintenant ? Je trouve aussi très intéressante cette remarque concernant la découverte du désir de l'analyste chez votre analyste lorsqu'il vous a nommée passeur.

Nos textes me semblent si différents et si proches. Cela dit, je vous trouve bien sévère avec votre écrit. Mon texte me paraît moins « mature », plus naïf, peut-être parce que je ne m'étais quasiment pas frottée à une association de psychanalyse. Peut-être encore lourd d'illusion la concernant. Il me semble pourtant que quelque chose de semblable les traverse, d'assez indéfinissable, et qui effectivement suscite une confiance fraternelle.

J'espère vous envoyer prochainement des questions plus élaborées. À bientôt.

Martine Noël.

Le 9 juin 2008, à 14 h 23.

Bonjour chère Martine,

Je vous remercie beaucoup de votre réponse. Je vais tâcher de répondre à vos premières questions.

Vous dire d'abord que l'expérience d'un plus long parcours, comme vous dites, me conduit aujourd'hui à m'apercevoir que je reste novice quant à la clinique, et une quasi béotienne sur le plan théorique...

À chaque nouvelle rencontre avec un patient, j'éprouve encore une certaine angoisse. Je me demande à chaque fois si je saurai occuper la place de l'analyste pour celui-là, ce nouveau sujet, cette nouvelle demande. Ce « rien n'est acquis » reste vif encore ! Même si mes repères de « formation » me permettent, je crois, de savoir que je suis à ma place dans ma pratique. Le travail analytique avec chaque patient n'a que faire de mon expérience dans le sens d'un « savoir-faire ». Plutôt un savoir y faire avec le texte de l'inconscient, le symptôme, le fantasme et la jouissance. Bien sûr, l'examen de la demande et la structure du sujet sont d'abord ce qui m'importe de repérer, de façon à orienter les modalités de mes interventions. Dans ce sens, l'invention à chaque fois est à la mesure de ce que produit chaque nouvelle rencontre, à partir de mon expérience de l'analyse, de la passe et aussi de ce que j'ai eu la chance d'apprendre en étant passeur et aussi en participant aux cartels de la passe.

C'est dans le contexte institutionnel de l'École de la Cause freudienne que je me suis trouvée impliquée à la fin de ma deuxième analyse comme passeur. Ma première analyse, au début des années 1970, s'est achevée dans le temps de la dissolution de l'École freudienne de Paris. Je lisais déjà les Écrits, et la « Proposition de 1967 » de Jacques Lacan répondait en partie à certaines des questions que je me posais sur « le psychanalyste » ; elle éclairait mes interrogations, elle me passionnait, encore aujourd'hui d'ailleurs !

Grâce à ma rencontre avec Danièle Silvestre à l'hôpital Necker en 1979 où je posais ma candidature pour des vacances de psychologue, j'ai eu accès aux séminaires de l'École freudienne, ainsi que l'adresse d'une psychanalyste lacanienne pour reprendre mon analyse, car j'avais l'assurance intime que la première n'était pas finie.

Mais la guerre institutionnelle que je rencontrai à l'EFF m'effrayait. Cette violence faisait écho à d'autres guerres auxquelles je n'avais pas encore consciemment accès, celles de mes pulsions. Je me fis sourde et aveugle dans cette tourmente, dont les enjeux me paraissaient trop complexes pour y saisir l'essentiel. Je choisis l'orientation proposée par J. Lacan et décidai de m'engager dans la formation clinique et théorique qu'il transmettait par le biais de ses élèves à la Section clinique et à l'École de la Cause freudienne, toute neuve alors.

Je voulais apprendre. J'aimais l'école depuis toujours ; enfant, l'école était pour moi un refuge. L'ECF fut aussi un refuge pendant un temps. Certains thèmes de travail m'ont aussi été « soufflés », pas tous. Ceux qui traversaient la communauté analytique dans le temps de ma passe m'ont très certainement influencée. Il me semble toutefois que j'ai été libre de mon énonciation malgré la forte dimension surmoïque que je ne manquais pas de réinstaurer dans mon rapport à la parole, au savoir et aux autres.

La dimension politique pesait déjà lourd dans le contexte de l'époque. J'étais partisane de cette politique et fière de l'être ! J'avais l'illusion solide de militer pour la cause analytique bien que répondant d'une façon pavlovienne aux demandes des maîtres !

Cependant, je disais ce que librement je pensais, je faisais ce que j'avais à faire comme je décidais de le faire. Mais j'étais partagée entre la politique et l'éthique de la psychanalyse. Je souffrais tellement de cette tension que, une fois mon analyse terminée, détachée du transfert, je me tournai vers un logicien pour tenter de mieux saisir ce qui ne cessait pas de me faire souffrir... encore... J'espérais pouvoir dénouer ce qui maintenait un reste de jouissance intact dans mon rapport au savoir dispensé par l'Autre. Je n'acceptais pas que cela persiste après la passe. La barre sur l'Autre, celle que j'avais aperçue sur ce la de la femme, la barre de la division du sujet, bref toute division, malgré le savoir, me restait insupportable...

De la même façon, il m'apparaissait que les enjeux politiques devenaient plus importants que le travail analytique et je découvrais de nouveau un univers paradoxal, un monde incohérent qui était composé de savants ne sachant pas se supporter. Il y avait de l'insupportable partout.

Dans le pré carré de mon désir, j'allais cultiver mon jardin, loin, très loin de cet univers... du moins, je le croyais ! C'est dans ce contexte que je me sentis libre d'exercer la psychanalyse, sans cesser de m'interroger sur ma passe et ses conséquences et sur la procédure elle-même.

Avant de poursuivre vers les questions que vous me posez, j'aurais voulu vous envoyer déjà ces éléments ainsi qu'une question autour du phénomène psychosomatique (« PPS »). Vous parlez de « déclenchement » à propos de la polyarthrite rhumatoïde, vous posez la question d'une équivalence entre le délire du frère et ce PPS. Avez-vous l'idée qu'il puisse y avoir un moment où le NdP est forclos, ou bien s'agit-il du moment où l'Autre est barré ? Ce moment me paraît très important, car il vient mettre en évidence la consistance du vide. Est-il de même nature que ce que révèle l'objet a ? Quel rapport faites-vous entre l'objet scopique et la découverte avec le signifiant nouveau « psychanalyste » ?

Je suis désolée de mettre tant de temps à vous répondre, je suis devenue fort lente...

À très bientôt vous lire. Bien cordialement.

Roseline Coridian.

Le 15 juin 2008, à 23 h 46.

Chère Roseline,

Merci beaucoup pour votre réponse, que je trouve à la fois touchante et très riche d'enseignement. J'attends la suite avec une réelle impatience.

Je suis surprise par la qualité et la simplicité de notre communication. C'est quelque chose que j'ai éprouvé dans la rencontre avec les passeurs mais qui m'étonne et me réjouit toujours – comme si l'expérience de la passe faisait tomber certains masques.

Quelques remarques sur votre texte avant de répondre à vos questions.

Votre texte est fait d'une alternance entre le témoignage du renversement qu'opère la passe et des questionnements sur des restes de jouissance empêchant un véritable changement de position (et vous le dites encore aujourd'hui). En dehors de la singularité de votre cheminement, n'est-ce pas une manière de dire que la barre sur le *la* n'est jamais posée définitivement ? Que cela reste un acte à renouveler ? Je n'avais pas envisagé que la fonction d'AE puisse y participer.

Vous passez du « il » au « je » dans la dernière partie de votre texte. Cela me renvoie à la difficulté que j'ai rencontrée dans le peu que j'ai dit : où s'arrêter ? Ce passage du privé au public comporte des choix subjectifs. J'ai choisi pour ma part de ne parler ni de mon fantasme ni de mon symptôme, ce qui a rendu l'exercice du témoignage extrêmement délicat.

Encore une question : diriez-vous que ce reste, cet incurable est signe du passage du symptôme au « sinthome » ? C'est une question très compliquée encore pour moi. Concernant ma cure, je n'ai pas de réponse pour l'instant, je dirais même que la question ne s'est pas posée. Peut-être se posera-t-elle dans le pas suivant que j'ignore.

J'ai découvert pendant ma passe qu'il y avait des liens entre théorie et clinique. Ça a été un peu une révélation : le réel du père, le fantasme, le symptôme, ça s'est mis à vouloir dire quelque chose. Alors que jusque-là il y avait toujours un plaquage, un forçage. Je pense être particulièrement débile ! Mais y a-t-il d'autre accès à la théorie qu'une expérience à laquelle on s'est réellement cogné ?

Je passe sans transition à vos questions, difficiles.

Je pense être incapable de répondre correctement à la première. J'essaie tout de même. J'avais tendance à opposer PPS et passe, car, d'un point de vue subjectif, ces deux temps étaient radicalement différents. Ainsi, des antidépresseurs m'ont été prescrits dans les deux cas ; ils étaient nécessaires dans le premier temps alors que pendant la passe je ne les ai pas pris ; j'étais en train de traverser une tempête et je ne voulais pas atténuer l'expérience. Je pense maintenant que le PPS a été un temps logique de ma cure, préparant le temps de la passe. Dans le PPS et dans la passe, il est question de la rencontre impensable avec le réel. Apparition d'une limite de l'interprétation, de la parole, sur le corps dans le PPS, dans un rêve pour la passe (en ce qui me concerne) avec la révélation d'un noyau irréductible au signifiant.

J'ai parlé de déclenchement à propos de la polyarthrite, faisant l'hypothèse que le NdP était forclos. C'est peut-être la violence du phénomène qui m'a amenée à en parler ainsi. Il y avait un véritable danger. Se passer du père, certes, mais à condition de s'en servir ! Or le PPS signalait que je ne savais plus me servir du père. Il me semble que quand le sujet découvre que l'Autre est barré quelque chose reste contenu. Pendant la passe, le vide rencontré était bordé, supportable. Cela fait une différence essentielle, et peut-être cette différence concerne-t-elle la consistance de ce vide, comme vous me le suggérez. Cette question n'est pas close, je vous remercie de m'avoir permis d'y revenir, même aussi succinctement.

Votre seconde question concerne le rapport entre l'objet scopique et le signifiant psychanalyste. La chute de l'objet scopique a mis au jour mon fantasme. Ma position de sujet s'est modifiée radicalement et semble-t-il définitivement. Tous les bienfaits précédents de l'analyse m'ont paru secondaires par rapport à ce renversement crucial. Ce fantasme qui me servait d'écran, je n'en ai plus besoin. C'est parce qu'un psychanalyste m'a accompagnée jusque-là, jusqu'à la passe, que cela a été possible. C'est sûrement là que j'ai compris ce qu'était la différence radicale entre psychologue (ce que je suis aussi) et psychanalyste. Un désir suffisamment bien accroché pour occuper cette place d'objet, cette place vide dans le transfert et la tenir jusqu'au bout, jusqu'au point de renversement du fantasme. Le lien est finement tissé entre objet *a* et désir du psychanalyste, en négatif en quelque sorte ; c'est sur la chute de l'objet et sur le vide qu'il libère que le désir de l'analyste prend source et force. Telle une orchidée, il se nourrit d'un rien intarissable.

J'ai bien conscience de l'inachèvement de ce que je vous écris, mais je suis trop impatiente de vous lire pour peaufiner ma réponse.

À bientôt.

Martine Noël.

Le 23 juin 2008, à 21 h 02.

Dimanche 15 juin 2008,

Je reprends notre échange.

Treize ans après la passe... Ce temps passé est marqué de bouleversements qui ont modifié ma vie, en profondeur et en boucle.

Alors que le début de ma pratique a coïncidé avec mon entrée dans la passe comme passeur, à la fin de mon mandat je voulais réorganiser ma vie en me consacrant à la clinique. Je préférais m'éloigner du milieu institutionnel qui me privait de disponibilité pour exercer comme je pensais pouvoir le faire la psychanalyse. J'avais l'ambition de ne pas consacrer tout mon temps au travail.

C'est alors qu'un reste imprévisible de ma libido laissé en suspens a refait surface. Avec une illusion mythique enracinée dans les tréfonds de l'inconscient, je quittais ma vie organisée à Paris. Je retrouvais l'amour de ma jeunesse et assumais ma féminité retrouvée, pas sans savoir la barre sur le la... Mais... Le logicien à qui je parlais ne mis l'accent ni sur un passage à l'acte, ni sur un acting out qui aurait pu être la conséquence de ma décision. Je partais confiante.

Dans l'île de la Martinique, l'inquiétante étrangeté fut mon quotidien, ainsi que l'angoisse. Le réel fut mis à nu encore. Les accidents de la vie s'enchaînèrent à un rythme qui ne laissait de répit qu'à ma pratique.

Je travaillais, seule, confrontée à une clinique qui n'avait pas grand-chose à entendre avec celle que j'avais commencé à rencontrer à Paris. Les demandes de psychanalyse (pure) n'existaient quasiment pas. La plupart des cas méritaient des entretiens préliminaires approfondis, au rythme de chacun, dans des conditions à respecter comme des règles culturelles nouvelles. J'étais une étrangère, sauf dans ma pratique où la formation que j'avais reçue et que je maintenais vive m'orientait.

La tentative de m'inscrire dans un groupe de travail fut vaine. L'enthousiasme que je manifestais fut reçu comme de l'arrogance. Évoquer des cas fut impossible tant l'exiguïté du lieu privait de démonstration clinique malgré toute la discrétion requise. Je ne sus pas m'adapter dans cette communauté fragmentée.

Le travail clinique devint mon activité principale, je m'appliquais à la tâche à la mesure de mes responsabilités éthiques. Je transmettais en acte, à mes patients, le ressort de ce que je saisis dans « le désir de l'analyste », c'est avec ça que je travaillais. Le savoir textuel devenait secondaire et j'avais de plus en plus de difficultés à mettre par écrit ce que mes collègues métropolitains ne semblaient pas comprendre. Mais peut-on comprendre le réel ?

Roseline Coridian.

Le 23 juin 2008, à 21 h 48.

Chère Roseline,

J'ai bien reçu votre nouvelle « lettre ». Il y a quelque chose d'assez nouveau pour moi dans cet échange : ouvrir vos mails me fait aussi plaisir que de trouver une lettre dans ma vraie boîte aux lettres !

Isabelle Morin nous rappelle la date et ce qui a impulsé nos échanges. Je suis un peu embarrassée avec cette échéance, ainsi qu'avec l'idée d'une publication. Notre correspondance est-elle publiable et, si c'est le cas, comment conclure ? Avons-nous d'ailleurs à conclure ?

Êtes-vous toujours en Martinique ?

À bientôt de vous lire. Amicalement.

Martine Noël.

Le 24 juin 2008, à 7 h 14.

Chère Martine,

Vous avez raison de poser la question de la publication ! Quand il est question de la psychanalyse en intension et en particulier de l'expérience si complexe de la passe, ce qui se trame de l'inconscient n'est transmissible, selon moi, qu'à partir du réel. Or le réel est indicible, impossible à dire, comme la mort, comme l'inconscient, comme la psychanalyse... Reste la trame, une figure de rhétorique, un dessin singulier, une calligraphie peut-être ?

C'est aussi ce qui m'a immédiatement passionnée chez Aimé Césaire. Il a su dire en écrivant sa poésie quelque chose du réel. Quand il est mort en avril dernier, j'ai envoyé un mot de condoléances à mes patients de la Martinique, ceux qui savaient quelque chose de ça :

« Aimé Césaire n'est plus, il demeure pour moi le plus grand poète du xx^e siècle.

Je l'ai découvert en Guadeloupe, j'avais 17 ans et nous luttions pour le lire au lycée.

Il représente pour moi la plus magnifique expression de l'homme nègre, cette part obscure qui existe en chacun de nous. Il avait cet exceptionnel talent de réussir à dire l'impossible de l'exclusion et de la douleur des humains. C'est aussi grâce à lui que j'ai découvert la psychanalyse. Il est toujours resté un homme proche des autres et généreux, un modèle pour tous.

Je suis de tout cœur avec vous.

Il me permet aujourd'hui de rester profondément attachée à cette île.

Je suis triste.

Je pense à vous. »

J'ai tenu à lire un de ses poèmes aux membres de l'équipe du CMP à Bagnolet, où je travaille depuis mon retour définitif de la Martinique en juin 2006. Il est très inconnu, même sur sa terre natale...

Je voulais vous écrire quelque chose sur mon rapport au temps qui a changé, mais voilà encore ce réveil qui me presse de vous laisser ce matin pour aller travailler à la clinique, cette fois dans le service d'oncologie à Paris. La course ne s'arrête donc pas !

Mais je vous souhaite une très bonne journée. À bientôt de vous lire avec grand plaisir.

Roseline Coridian.

Le 29 juin 2008.

Chère Martine,

La date qui limite notre échange est arrivée. Il est temps de boucler notre conversation « moderne », soit par le biais de la machine, support utilitaire qui désincarne le lien en le maintenant. Pratique !

En fait de « boucle », je vous avoue que depuis toute petite, ma dextérité en matière de nœud (tant pis pour l'équivoque) me rend championne en dénouage, je démêlais à l'envi jusqu'à la réussite ce que mes camarades étaient prêts à jeter tant les liens étaient serrés... Je continue d'ailleurs, même si je préfère désormais les flots aux nœuds marins...

Je tenais à vous dire aussi que l'importance que vous donnez au texte de l'enfance, et aux membres de la famille, me semble extrêmement intéressante. Avec Claire Harmand, nous réfléchissons souvent sur les conséquences de ce qu'un sujet infantile se structure certes dans un bain de signifiants et de désir, mais dans l'incapacité de prononcer les mots. Avant qu'il puisse le savoir dans une articulation signifiante, il est dans un flou terrible pour peu que l'amour lui manque – les psychologues appellent cela « la détresse du nouveau-né », dont certains meurent.

Il est bien question de vie et de mort lorsqu'une analyse commence. Avec le symptôme et la libido enchevêtrée dans le fantasme, c'est la mort à l'horizon : inertie, inhibition, symptôme, angoisse... jouissance. Cette perspective de début s'est modifiée radicalement à la fin, pour un temps... Je me sentais résolument vivante, joyeuse et légère.

Le début de ma pratique avec la passe a donné libre cours à une dimension de confiance qui fait partie de ma singularité, naïveté romantique sans doute, qui s'est traduite dans un véritable enthousiasme à participer à un travail collectif. Cette dimension d'« amour véritable », comme Lacan appelle le transfert à l'analyste, a été pour moi protectrice pendant mes analyses et un peu après. J'avais confiance, ce semblant-là n'était pas encore touché. Il me semble que la traversée de l'analyse transmise aux passeurs offre aux passants une irréductible confiance vers une fraternité réelle et bienveillante. Au fond, c'est bien ce que nous éprouvons dans nos échanges et le temps ne modifie pas cette proximité. Le réel ne trompe pas !

Mais lorsque les liens sont entachés d'un rapport instrumental, même si ce rapport apparaît comme une condition pour la mise en œuvre collective d'un mouvement psychanalytique, la confiance s'altère. C'est peut-être ce qui a causé le découragement de Freud, de Lacan et de bien d'autres !

Pulsion de mort et objet petit a font horreur en particulier à ceux qui ne veulent rien en savoir. Au fond, nous ne sommes pas si nombreux à faire la passe, pourquoi ? Le seul risque est d'avoir à reprendre son bâton de pèlerin. Pourtant, l'horreur de savoir est tellement puissante qu'elle prive un certain nombre d'aller encore un peu plus loin ou même de revenir sur des pas mal assurés. C'est plutôt une chance, je veux dire la trace du désir qui maintient en vie.

Comme hier, quand j'ai repris mon analyse lacanienne dans les années 1979, années pendant lesquelles je travaillais à l'hôpital dans un service où des enfants malades risquaient de mourir de maladies chroniques, aujourd'hui, je travaille dans une clinique où des femmes pour la plupart risquent aussi de mourir de maladies graves. J'apporte mon concours aux équipes médicales et je reçois les patients qui le demandent à partir du savoir que j'ai acquis et que je continue à interroger là où il me paraît important que le discours de la science et celui de la psychanalyse, que modestement je représente dans ce service, cohabitent. J'ai fini par consentir à intervenir à côté des autres discours et non contre.

J'ai beaucoup appris à la Martinique où la société postcoloniale démontre la nécessité d'une cohabitation des discours afin que la haine ne serve pas tous les discours.

Roseline Coridian.

Le 30 juin 2008, à 21 h 24.

Chère Roseline,

L'échéance est là. Je souhaiterais pourtant poursuivre cet échange, car j'ai tant de questions encore : sur ma place dans l'institution, sur des restes pulsionnels qui m'encombrent parfois. La simplicité avec laquelle vous m'avez écrit me permettra peut-être de les affronter.

Je vous remercie très chaleureusement.

Martine Noël.